

Le pauvre un lit moins dur que ses grabats.
Oui, ceux dont l'or guérit tant de misères,
Ceux-là, mon Dieu, ne les oubliez pas !

M.

LA PERDRIX ET LES FAUVETTES.

On m'a conté qu'une pauvrete,
Chérissant beaucoup les oiseaux
Avait pris d'un nid de fauvette
Les petits œufs toujours si beaux
Et les avait placés sous l'asile
D'une perdrix des bois voisins.
La perdrix sans nulle querelle
Les couva tout comme les siens ;
Avec grand soin les fit éclore,
Puis elle nourrit, éleva
Les étrangers et, dès l'aurore,
Pour eux sans cesse travailla.

Eux d'abord chérissent leur mère
Comme de fidèles petits ;
Dans le nid chacun était frère,
Et tous vivaient contents, unis.
Mais un jour des fauvettes virent
Cet accord qui régnait entre eux,
Et, s'approchant, elles leur dirent :
Nous n'en pouvons croire nos yeux !
La nature vous fit fauvettes,
Et puis vous rampez en perdrix !
Oh ! soyez donc plus gentillettes ;
Laissez, laissez-là ces amis.
Sachez vous servir de vos ailes ;
Venez, envolons-nous bien haut,
Venez voir des places nouvelles ;
Rester ici serait bien sot.
Et puis dans quelle compagnie,
Hélas ! vivez-vous maintenant !
C'en fut assez, dans leur folie,
Elles s'échappent à l'instant.
Mais jamais elles ne trouvèrent
Ces lieux où tout était si beau ;

Elles gémirent et pleurèrent
Le joli lieu de leur berceau,
Et sous le poids de la misère
Même il fallut bientôt mourir.

O ma patrie, ô noble Terre,
Comme la perdrix du poète,
Souvent hélas ! tu dus nourrir
Plus d'une infidèle fauvette.

M.

RONDEAU

ET UNE PERSONNE INDISCRÈTE.

Vos grands yeux bleus, c'est ma pensée,
Devraient être intimes parents
De ceux de l'antique Lyncée.
Mais, disons-le pour être francs,
De leurs tours si divertissants
Plus d'une âme paraît lassée.

Pour moi, les secrets importants
Trahis par vous, belle Lysée,
M'ont fait maudire bien longtemps
Vos grands yeux bleus.

Pourtant ma colère est passée.
Je pardonne à vos cinquante ans,
Et veux vous donner la nausée
Par des conseils très-importants :
Veillez comme un couple d'amants,
Veillez d'une humeur empressée
Vos grands yeux bleus.

EPIGRAMME.

Mon ami, savez-vous ce que c'est qu'un goujat ?
Regardez mon voisin vous le savez déjà !

LE DIAMANT PERDU.

(Suite)



ES paroles, accompagnées
de nouveaux coups de
fouet, enlevèrent au pau-
vre John toute velléité de
courage, et il rentra hum-
blement dans la salle basse
où régnait déjà une grande
agitation.

Cette agitation n'avait
pas pour unique cause l'es-
capade du noir. Les mi-
neurs, qui avaient dormi
par terre, à la suite de l'or-
gie de la nuit précédente,
venaient de s'éveiller en
sursaut et avaient saisi
leurs armes, à l'appel d'une
de leurs sentinelles. Il y
en avait qui entraient et
sortaient sans cesse ; on
les entendait se question-
ner avec inquiétude. Enfin l'un d'eux s'écria du
seuil de la porte :

« Je vous le disais bien, c'est Gaspacho qui nous
apporte des nouvelles !

—Oui, oui, c'est Gaspacho, répéta un autre, je
le reconnais à son zapare rayé... Mais il va trop
vite pour permettre de croire que ses nouvelles
sont bonnes !

Quelques minutes plus tard on entendit les sa-
bots d'un cheval résonner sur le sol battu autour
de la maison, et un voyageur mit pied à terre de-
vant le bâtiment.

Clara et Rachel s'étaient empressées de faire dis-
paraître l'échafaudage de meubles qu'elles avaient
élevé la nuit précédente, et elles vinrent se blottir
contre la porte de leur chambre afin d'écouter ce
qui se disait. D'abord ce ne furent que des cris
confus, des questions brèves auxquelles on répon-
dait plus brièvement encore ; et puis on se servait
toujours de cette maudite langue espagnole qui
déconcertait leur curiosité. Cependant quelques
mots anglais, prononcés par Thompson et par Bur-
ley, finirent par les mettre sur la voie et avec cette
perspicacité que donne le sentiment d'un danger
personnel, elles parvinrent à prendre une idée assez
exacte de la situation de leurs persécuteurs.

Nous savons déjà que la petite troupe de mineurs
qui occupait en ce moment la maison de Walker
s'était échappée des placers la veille et avait été